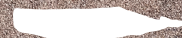


TRACES

*couché comme l'écriture
j'écoute la pluie*

Jonas Fortier

TRIC TRAC



le bruit des choses heurtées

janvier 2024

n° 77

Comité de rédaction

Erika Beaudet
Camille Farré
Thomas Lalande
Alix Maksymjuk
Salma-Lou Najari
Crystal Racine
Sarah Thibert
Victor Vallée

Comité d'édition

Simon Castonguay
Alexandre Piché

Crédits photographiques

Martine Lampron
Camille St-Yves-Quimper

Professeur-e-s

Simon Castonguay
Nathaly Ledoux

Collaboration

Émilie Perrier Gosselin

Conception graphique

Dominique Rivard

Tric Trac n° 77

Volume 22, numéro 2

Janvier 2024

© Tous droits réservés aux autrices et auteurs et au CANIF,
le Centre d'animation en français du cégep du Vieux Montréal.

Renseignements : 514 982-3437, poste 2164

Dépôt légal : janvier 2024

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Éditique : Communications CVM

Impression : Reprographie CVM

Ce numéro de *Tric Trac* est accessible sur Internet : cvm.qc.ca

La revue littéraire *Tric Trac* est publiée par le CANIF, en association avec un comité mixte d'étudiant-e-s du profil Création littéraire et de professeur-e-s de français. Elle paraît quatre fois par année.

Tou-te-s les étudiant-e-s du cégep du Vieux Montréal peuvent soumettre des textes (créés à partir des ateliers et des thèmes proposés par le comité de rédaction, ou non). Ces textes peuvent être en prose (maximum 400 mots) ou en vers (maximum de 50 vers).

Parution du prochain numéro : mars 2024

Faites parvenir vos textes (fichier Word) par courriel à trictrac@cvm.qc.ca.

N'oubliez pas d'inscrire votre nom, votre numéro de téléphone et votre matricule.

Le CANIF est ouvert du lundi au vendredi, de 9 h à 16 h.

TABLE DES MATIÈRES

notre invité

JONAS FORTIER

TRACES

VICTOR VALLÉE

CAMILLE ST-YVES-QUIMPER

ALIX MAKSYMJUK

SALMA-LOU NAJARI

CAMILLE FARRÉ

ERIKA BEAUDET

THOMAS LALANDE

SARAH THIBERT



notre invité

JONAS FORTIER

PRÉSENTATION

Ancien étudiant de Création littéraire au cégep du Vieux Montréal, poète et traducteur, Jonas Fortier a d'abord évolué dans le milieu de la microédition montréalaise au sein de la Coopérative d'édition En jachère. Il y a publié, ainsi que chez La Passe et A.U.R.A., quelques recueils sous le nom de Joni Jacusto, dont *Verre d'astre* et *La mer n'est pas l'eau*. En 2019, il a publié *Chansons transparentes*, son premier recueil chez L'Oie de Cravan, suivi en 2022 par *Courbure de la terre*, qui a été récompensé par le Prix international de poésie Yvan-Goll à Paris. Jonas Fortier est aussi co-éditeur de la revue *Tantôt*.

Lors de l'édition 2023 du Raid poétique, Jonas a accepté notre invitation afin de venir partager avec nous son expérience au sein du monde de l'édition. Dans la douceur et la bienveillance, Jonas nous a raconté son parcours dans le milieu de la microédition en insistant sur la dimension graphique de l'objet livre : son unicité devient gage de beauté. Il nous a aussi ouvert les yeux sur une dimension de l'écriture dont on parle trop peu : la non-écriture. Parfois, les événements nous heurtent et creusent en nous un chemin que l'on ne découvre pas immédiatement. Avant d'être trace, le réel prend forme en nous sans que nous le sachions. Il s'agit alors qu'un mot ou une image émerge, dans le silence de la pensée, pour que l'urgence de l'écriture revienne à la surface, nous prenant comme par surprise, alors qu'on croyait la lumière éteinte.

TRACES



AVERTISSEMENT

Victor Vallée

Aucune cathédrale, palais nucléaire
Ne percera l'étendue, l'horizon de dunes
Où sillonneront les vestiges des rivières
Reflétant, pour la tortue et le faon, la lune.

Mars, perle flambée au lustre lacté, se remémore
Cet être entier dont nous ne sûmes pas être dignes
Se souvenant du temps où il pleuvait encore
Nous regarde, empli de remords, suivre la ligne.

Gavés à l'instantané, nous ne voyons plus
L'augure du corps à vif clignotant sur nos vies
Nous priant de jeter le futile surplus
Les clameurs célestes, preuve de l'agonie.

Quelles seront les traces qui resteront de nous
Prédateurs avides égoïstes entêtés
Lorsque le sable avalera jusqu'au cou
Les plus hauts gratte-ciels, les vies trop ajustées ?

AUJOURD'HUI JE ROULE, DEMAIN JE FREINE

Camille St-Yves-Quimper

Toujours il va et fait la course sans moi.

Je roule, file, pleure, mais n'arrive pas à le rattraper.

La ronde des aiguilles de la montre passe, passe, puis me dépasse sans peine.

J'ouvre les yeux, regarde dans le rétroviseur, mais les péripéties se déplient vers l'horizon.

Je vois et panique, angoisse, m'étrangle, mais continue de rouler.

Je tente d'inhaler l'air de toutes mes forces ; en vain.

Deuxième essai ; je m'étouffe. Tousse. Tousse.

J'aurais aimé pouvoir respirer sans craindre de m'intoxiquer.

Croire en la flamme sans redouter la combustion.

Ma vision s'obscurcit ; le noir m'enveloppe.

Il me faudrait briser ces œillères.

Cesser de conduire à 100 chevaux-vapeurs avec l'abattoir attaché au coffre arrière.

Soudain, je perds le nord et dérape : Bam ! Crash !

Je dormais au volant, rêvais depuis tout ce temps, et j'ai oublié de freiner.

À mon réveil, j'aperçois la mort. Elle me salue : « Comment va la vie ? »

Six pieds sous terre, je m'égosille : « C'est assez ! »

Pelle et pioche en main, je frappe, creuse, retire les fragments et souris ; un chemin s'offre à moi.

Le cycle s'est rompu, les pneus ont été crevés, le cordon de la boucherie longtemps noué à mes entrailles a cédé ; la violence s'est éteinte, et j'ai ouvert les yeux.

À mon réveil, je me suis fait une promesse : ça et là, je veux laisser ma trace.

REPAS QUATRE SERVICES

Alix Maksymjuk

En mastiquant un avant-dernier anchois harponné
dans la soupe froide du meurtre, j'ai manqué le tsunami
qui a avalé pain de ménage et casserole avec

et rien, je dis : mes ancêtres dorment cosaques ;
j'ai couché avec un homme au ventre troué,
vendu ses ventricules au poids,

sa viande coriace pour les enfants
du pensionnat dédié au sommeil léger.
Une saignée de tourtes,
sauce maison dans l'assiette en porc de laine

et des massepains en guise de torchon
compoté et sale
à en croquer les doigts gras
d'un nouveau-né ; la trace de break sur le tapis rongé

jusqu'à l'os, et bon appétit...



LE JEU DE CHASSE DE RHÉA

Salma-Lou Najari

Ma cousine chasse l'orignal et le wapiti virtuellement. Parfois avec un arc, parfois avec une Winchester 0.338 mm. Le gun est plus efficace. « Les wapitis tombent comme des mouches » dit-elle.

Je l'ai vu jouer pour la première fois très tôt le matin. Mon chat m'avait réveillée en me piétinant le pancréas, il ne s'était pas habitué au changement d'heure et voulait manger. Ma cousine, elle, contemplait le plafond silencieusement, car elle ne peut dormir si une once de lumière matinale pénètre son œil endormi et sensible. Ayant abandonné le projet d'éventuellement réussir à nous recoucher, nous nous sommes levées pour aller jouer aux jeux vidéo. *The Hunter Call of the Wild*. La vie sauvage nous a appelées à 6 h du matin.

Nous étions alors toutes les deux assises en silence dans le salon éclairé par l'aube et la télé. Les seuls bruits audibles ; l'appau à wapiti qui fait un son insupportable, le ronronnement du frigo dans la cuisine, les reniflements de mon frère dans sa chambre et mes courts commentaires : « maudit, ton chien y a fait peur », « cours plus vite », « vise pas la tête, ça bouge trop ».

À Pawnee, où l'on chassait le wapiti, il faisait gris. Il y avait une drôle de brume ambiante et aucune proie en vue. Elles semblaient cachées dans un rêve. Le charme onirique de l'imagerie m'est peut-être venu à cause de la fatigue. N'empêche qu'il y avait quelque chose de mythique et d'intrigant dans la plaine d'un vert profond contrasté par la brume claire. Rien ne respirait dans les environs, sauf notre avatar chasseur, notre chien de chasse inutile, Goglu, et quelques lièvres. Ma cousine me disait

qu'il fallait des balles d'un certain calibre pour chasser le lièvre, sinon on aurait une amende. « Ben, achètes-en » j'ai dit. Ce à quoi elle m'a répondu : « On n'a pas assez d'argent et j'ai des dettes, c'est pour ça qu'il faut que je trouve un wapiti, pour le revendre. » Misère. L'angoisse de vivre nous suit partout.

Plus tard, Goglu a détecté deux wapitis, ce qui m'a fait retirer les insultes que je lui lançais à tout bout de champ. Merci Goglu, maintenant nous pourrions rembourser nos dettes à je ne sais qui. Notre avatar était en mode « se faufiler » pour ne pas faire fuir nos proies. Quand nous les avons aperçus, le réel m'a échappé. Les deux wapitis nous fixaient à travers l'écran. Ils étaient magnifiques. Je ne voulais plus rembourser les dettes, tant pis. Au plus grand malheur des wapitis, c'est ma cousine qui jouait. Elle a été élevée par un ours. Elle, à six heures du matin, c'est la rage qui l'anime, pas l'émoi. Je me demande si ce n'est pas mieux. Être prise d'empathie pour des wapitis virtuels, ce n'est pas productif.

Prisonnière de ma nature contemplative, j'ai regardé le premier wapiti mourir. Sa chute n'était pas naturelle, le jeu a ses limites. L'avatar s'est ensuite mis à courir derrière le deuxième. Goglu jappait comme un fou et la proie apeurée a pris une longueur d'avance. Ma cousine, déterminée à l'attraper, a couru très longtemps. Je découvrais le paysage. La brume s'était levée et il pleuvait sur la plaine.

À force de courir après le deuxième wapiti, qui s'est enfui trop loin pour qu'on le tue (hors de la zone de chasse, si on continue, on a une amende), nous avons perdu le cadavre du premier. *The Hunter Call of the Wild* dépeint la nature humaine dans toute sa splendeur.

C'est un bon jeu.

ODE À UNE ÉPOQUE DE QUIPROQUOS MIELLÉS

Camille Farré

papa travaille jour et nuit
il joue jamais avec moi
ses câlins me manquent
hier maman s'est fâchée
elle a trouvé un rouge à lèvres
j'ai pas compris
il est trop gentil mon papa
il voulait juste lui faire un cadeau

pierrot a vu maman pleurer
moi je le crois pas
d'abord un adulte ça pleure jamais
et puis maman elle rit toujours
elle peut pas être triste
je l'aurais vu

je suis allée à la fête de Magalie samedi
toutes mes meilleures amies étaient là
le soleil brillait dans le ciel
mais elles sont arrivées en pyjama
pas moi
Magalie avait oublié de me le dire
elle a installé des matelas par terre
papa est venu me chercher trop tôt
aucun de leurs parents n'était encore arrivé
je me suis sentie mal pour mes amies
leurs parents les avaient oubliées

je suis allée au centre commercial avec maman
le vendeur m'a dit que j'avais de beaux yeux
il m'a demandé mon âge
« On pourrait s'arranger pour le prix »
maman s'est fâchée
il était pourtant gentil
il m'avait complimenté

**« MON FILS EST ALLÉ EN SUISSE, IL
A MANGÉ DANS UN RESTAURANT
QUATORZE SERVICES, Ç'A DURÉ DES
HEURES, ÇA DEVAIT ÊTRE MALADE ! »**

Erika Beaudet

Y-a-t-il une limite à la volonté d'un corps, d'une personnalité, d'un intellect, d'un côté sombre, d'un bout de peau ? Où devrions-nous nous arrêter ? Après le « Je te désire », avant ou après le « Je te veux » ? Juste avant de vouloir nous ouvrir la cage thoracique, avec le couteau de tour laissé à l'abandon sur la table, parce que chéri je ne veux plus m'adonner aux plaisirs de la chair, je veux que ça me brûle la langue.

Le temps, entre autres, dictait nos désirs et nos volontés. « Prenons le temps », disait-on, nous tournions autour du pot sans cesse pendant de longues heures, notre record était de six heures à tout sous-entendre et à nous exciter mutuellement, comme le plaisir intellectuel nous l'encourageait à mots couverts. Il fallait savourer au lieu de se ruer sur quelque chose, je rougissais et il me le mentionna des semaines, voire des mois plus tard : « Je t'ai vue rougir durant notre conversation, ce jeudi-là ».

On savourait d'abord le désir – un tout petit gâteau style haute gastronomie, un plaisir aristocrate – à toutes petites bouchées, de si petites que ça en devenait ridicule. Parfois on congelait le gâteau pour le ressortir deux semaines plus tard, nous faisions comme s'il n'y avait pas de date d'expiration écrite sur la boîte des *Délices Lafrenaie*, puis sur la boîte du Provigo, nous pensions finir par le manger de toute façon, nous faisions comme si.

Avec le dernier dessert venait également la fin du repas 14 services qui comportait cinq gâteaux (le désir du dessert était si fort, nous ne voulions pas qu'il prenne faim), et il fallait bien souper chez quelqu'un d'autre à un moment, il fallait bien s'attacher à l'ambiance d'une maison pour en oublier une autre.

Premier « Je te désire », entendu, reçu, considéré ; car il savait bien que les mots se vidaient de plus en plus de sens au cours d'un repas (on commence déjà à déshabiller l'autre des yeux à l'apéro) et que le seul mot pouvant exprimer finement ce que nous ressentions mutuellement l'un pour l'autre était le mot qui nous brûlait la langue comme les petits cœurs à la cannelle que je nous apportais à chaque semaine.

Le mot « désir », prononcé avec toute l'ardeur qu'il méritait.



BOULEVARD SAINT-LAURENT, LA NUIT

Thomas Lalande

Le soleil se lève sur la Main.

Ne reste plus qu'un tas d'oubliés :

Les confédérobineux qui dorment sur les bancs publics de leur pays,

Les cadavres bouillis au fond des usines à sucre noir,
Les gainsbourgeois et leurs théories cunnilinguistiques,
Les politicococus qui nous postillonnent leur israélo-paludisme,
Les anglosaxophones qui résonnent dans les fissures de la tête,
Les ciboires pleins d'hosties qui traînent au fond de leur grand tabernacle,

Les derniers néons clignotants qui sont les dernières flammes,
Le but du Canadien compté par Jean Béliveau sans aide,
Les veines du métro shootées à l'héroïne,
Les gentriphilanthropes qui revirent leur 10 sous dans un vieux verre en carton,

Les briseurs de glaive qui saignent de la main,
Les baccisses swignées dans le fond des boîtes à rats,
Les à' veille de péter au frette qui beurrent épais leur petit pain,
Les claques de vent sur les joues qui attendent d'envoyer leur poudreuse,

Le poudré jusqu'aux yeux qui attend d'atteindre son high,
Le « Bonjour » qui attend d'entendre son « Hi »,
Les dégriseurs qui matraquent le matin à coup de protection et de services,

Les félés du crâne qui se masturbent l'état d'ébriété,
Thanatos qui revient en veston,
Les jeunes filles d'Eros et leurs paillettes laissées sur Saint-Laurent,
Toutes ces ivresses déjà digérées,
L'effervescence de la dernière bière dans l'estomac,
Et moi et mes yeux qui virent à l'envers du décor.

À MES DOUX SOUS LA CHARRUE (A MEADOW)

Sarah Thibert

Juste une p'tite famille de terre
Les yeux gris d'hiver
Les mots pliés pour plaire

Le temps nous pogne dans nos grincements
Trop tôt arrivé le mal d'hériter
D'un p'tit pain c' pas assez

C'est comme ça qu'on est
Pawnés pour la gloire
Pas nés pour marquer l'Histoire

On a les mains des paysans
Leur ténacité leur piété
Leur langueur d'être oubliés

Y faudrait pas trop espérer
D'un coup que le ciel gronderait
D'un coup qu'on nous punirait

D'avoir voulu respirer
D'avoir voulu être présent
D'avoir voulu crisser notre camp

Toast à m'lasse comme déjeuner
Dîner
Souper

La TV allumée pour taire nos crisse de pensées
Enterrer les ruines

On s'applique à paraître moins cloporte que le passé

*Dans l'tambour y'a des oignons
Ramènes-en ma bougresse
Y'a des cannes en masse pis des carottes glanées*

*Dans l'tombeau en bas y'a du congelé
Pogne toute c'que tu veux ma pinotte
Ma guédaille ma torieuse ma noère*

Après la Sainte Vierge y'a toi

C't'encore plus hot que gagner à loto ça
Plus hot que toute

T'es notre espoir ma chérie

La conteuse de misère
Capable de rendre brillant c'qui pisse par en d'dans

On veut pas faire pitié
On veut juste exister
Même si on a peur de ça avec



5 juin 1923

[...] la question à laquelle je voudrais avoir réponse est celle-ci : Pensez-vous qu'on puisse reconnaître moins d'authenticité littéraire et de pouvoir d'action à un poème défectueux mais semé de beautés fortes qu'à un poème parfait mais sans grand retentissement intérieur ? [...] C'est tout le problème de ma pensée qui est en jeu. Il ne s'agit pour moi de rien moins que de savoir si j'ai ou non le droit de continuer à penser, en vers ou en prose.

Je me permettrai un de ces prochains vendredis de vous faire hommage de la petite plaquette de poèmes que M. Kahnweiler vient de publier et qui a nom : Tric Trac du Ciel.

- Antonin Artaud



le bruit des choses heurtées